

TH. SCHUELLER

la Femme et le Saint

la Femme et ses problèmes
d'après saint François de Sales

COLLECTION "POINTS D'APPUI"

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

La Femme et le Saint

La femme et ses problèmes
d'après saint François de Sales

16014

16°R
9720
(21)

La Femme et le Saint

Le Saint et sa passion
à travers les siècles de l'histoire

Th. Schueller

La Femme et le Saint

La femme et ses problèmes
d'après saint François de Sales

Dessins de L. WEYH

Collection « Points d'appui »

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13^e)



Tous droits réservés

© Les Éditions ouvrières, Paris, 1970

Imprimé en France

Printed in France

AVANT-PROPOS

Il est toujours hasardeux et délicat de commenter les voies mystérieuses qui acheminent un homme vers un destin exceptionnel. Et lorsqu'il s'agit d'un homme de Dieu, comme le fut François de Sales, évêque de Genève au temps dit de la Contre-Réforme, pareille tâche frise la gageure. C'est pourtant bien ce que nous nous efforçons de faire.

Le départ de son génie, rien de bien extraordinaire ne l'indique, c'est tout au plus la filière classique d'un jeune ecclésiastique, doué, actif et zélé, promu à la succession de son évêque.

Eclairé par la grâce de Dieu, guidé par l'exemple tonifiant de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, il se fait de la fonction épiscopale un idéal trop élevé pour se permettre la moindre concession. La préoccupation d'être fidèle à sa charge le poursuit jusque dans ses sermons.

« En ce siècle, si l'on demande à un évêque, qui êtes-vous ? il devrait pouvoir se rendre ce témoignage : dites que vous avez vu un homme qui fait bien et dûment sa charge et alors assurez-vous qu'il est vraiment évêque. » Et quelle est cette charge ? C'est lui-même qui répond : « Il est commandé

aux évêques de visiter leurs brebis, les enseigner, les consoler (X.407).

Littéralement épuisé par cette tâche, François de Sales meurt relativement jeune, à cinquante-cinq ans, léguant à la postérité une imposante œuvre écrite. Depuis lors, biographies, thèses et études diverses n'ont cessé de nous donner au cours des âges des commentaires érudits et pertinents sur cette riche personnalité et sa doctrine.

Survint l'Édition critique de ses œuvres, monument de vingt-six gros volumes auxquels des publications un peu trop faciles ne cessent d'arracher des pans entiers, tels quels.

A toutes, une simple lacune leur est commune, mais elle est de taille : la place qu'occupe la femme dans la vie de ce saint évêque reste toujours inexpliquée sinon ignorée.

Parce que François de Sales entra de son vivant dans une gloire à faire pâlir les puissants de ce monde — « le plus grand homme d'Europe qui mérite d'être pleuré avec des larmes de sang », dira de lui à sa mort le Prince de Savoie (1) — il embarrassa alors déjà ses premiers biographes qui furent presque tous des moines : misogynnes par vocation, ils étaient assez mal désignés pour le thème que nous voulons développer : ce saint s'est terriblement occupé de la femme.

Cet aspect plus inquiétant de l'apostolat de l'évêque de Genève n'a nullement échappé à ses biographes, témoins de ses faits et gestes. Longuement, ils nous entretiennent de la mission du Chablais, de l'organisation méthodique de son diocèse, payant largement de sa personne, de ses prédications en Savoie et ailleurs, de la fondation de la Visitation. Mais quant à nous parler de la direction des femmes, de sa copieuse correspondance avec elles : silence presque complet.

Décontenancés par l'attitude du saint qu'ils n'arrivent pas à expliquer sur ce point et encore moins à cautionner, ils préfèrent tout simplement renvoyer leurs lecteurs à un de

(1) Q 405. Le lecteur trouvera en fin de volume la liste des sigles de références utilisés dans tout l'ouvrage.

ses axiomes favoris et s'en tenir à cette citation : « Le sexe féminin mérite d'être aidé » (2).

En respectant et honorant la femme dans sa dignité de femme, François de Sales s'est discrédité auprès du clergé. Une confiance de notre saint faite à un laïc qui rapporte le fait au premier procès de béatification signale cette inconfortable position.

« Quoi qu'il en soit, il faut aider le sexe féminin lequel on méprise, car peu veulent contribuer à les aider à vivre religieusement » (3).

L'illustration symptomatique de ce malaise peut être recueillie dans cette anecdote trouvée dans une de ces vieilles chroniques rédigées non par un clerc mais par une femme (4). Elles nous racontent comment un de ces sermonnaires, cédant plutôt à un zèle mal éclairé qu'à une mauvaise intention, leva le bouclier de l'indignation pour essayer de mettre au pas cet évêque trop mollement intégriste. Comme cet homme avait le bras trop long, il porta plainte jusqu'à Rome. Voici les faits.

Alors qu'il venait d'achever la visite de son diocèse, l'évêque de Genève apprit qu'un religieux auquel il avait rendu plusieurs services avait envoyé un mémoire contre lui.

Il l'accusait — Bremond n'avait-il pas raison de dire que le XVII^e siècle était l'âge d'or de la calomnie ? — il l'accusait donc, entre autres choses, d'employer son temps à entendre les confessions des femmes pieuses, à s'en faire des philothées, un temps qu'il aurait pu consacrer à la destruction des hérétiques et à l'organisation de son diocèse. Surpris par le clabaudage de ce moinillon, François de Sales fut quand même sensible à l'accusation. Fait significatif : il prit conseil de deux laïcs, son frère Louis et le président Antoine Favre. Il écrivit

(2) U 511.

(3) Fa 201.

(4) V. 120.

ensuite au Saint-Siège justifiant sa conduite avec procès-verbaux à l'appui.

Bien lui en prit. Dans sa réponse, le Saint-Père, tout en l'assurant qu'il était pleinement justifié, ne lui cacha pas qu'il s'était laissé surprendre par le rapport fallacieux.

Il n'en reste pas moins vrai que l'intrigue malhonnête de ce moine fera son chemin. C'est encore l'un d'eux qui rabaissa vingt ans plus tard la doctrine salésienne au niveau « d'une piété douillette, délicate et demoiselle » (5). Quoi d'étonnant si plus tard l'imagerie de vitrail nous proposant le Docteur de l'Eglise avec son air mièvre et doucereux accrédi-tera auprès des foules la légende d'un François de Sales définitivement efféminé ?

Les intellectuels à leur tour tombent dans le même travers, tel un Michelet, par exemple. Sainte-Beuve lui-même a commencé par se tromper, quitte à revenir ensuite, non sans élégance, sur sa première pensée : « Je me suis laissé un peu trop décevoir, peut-être à sa pure grâce de causeur et d'écrivain » (6). Rendons cette justice à Bremond pour qui cet état de choses n'a que trop duré : avec véhémence, il s'insurge contre ce quant-à-soi de certains : « Génie tout féminin et qui ne peut guère intéresser que les bonnes femmes : il touche, il amuse, il console, il édifie, pour le reste il ne compte pas » (7).

Heureusement que l'Eglise ne s'y est point trompée, elle qui, non contente de reconnaître en lui l'un de ses saints, l'a proclamé par la bouche de Pie IX, en 1877, Docteur de l'Eglise, le premier de langue française. La cause est donc entendue et bien entendue même en cette époque postconciliaire où tant de choses sont mises en procès. « Nul plus que saint François de Sales, déclare Paul VI, parmi les Docteurs récents

(5) E. 104.

(6) Pa 9.

(7) Ed. 131.

de l'Eglise, n'a devancé les déclarations et les décisions du Concile d'un regard aussi profondément clairvoyant » (8).

Pour ce faire, François de Sales « exhorte constamment et stimule tous les chrétiens quelles que soient les différences de sexe, d'âge, de fortune ou de condition », comme le rappelle justement le Pape. Et, pour ce faire encore, François de Sales professera à l'égard de la femme un profond respect, qu'elle fût de sang royal ou simple servante au service d'un robin de province.

En rappelant quelques faits, tout désobligeants qu'ils puissent être pour leurs auteurs, on comprendra mieux à quel point tout un monde sépare l'évêque de Genève non seulement de ses prédécesseurs mais même de ses contemporains.

Ne nous attardons pas sur les « Pères Révérends » mais assez paillardes de l'Heptameron de Marguerite d'Angoulême ni sur ces abbés damerets qui commencent à fréquenter les salons mis à la mode par des femmes, souvent de haut lignage ; mais tout simplement sur les représentants les plus authentiques du clergé catholique puisque l'Eglise leur a fait l'honneur des autels.

Saint François de Paule (1416-1508) n'eut-il pas cette réflexion quelque peu osée : les femmes et l'argent voilà les fléaux de l'Eglise, surtout les femmes dévotes qu'il appelait « des vipères » (9).

Saint Philippe Neri (1515-1595) assène à ses dirigées les épithètes « animal, grosse bête, balourd ». A Madame Firora, il prescrit « de porter à la bouche le premier insecte qu'elle découvrirait en soignant les malades de l'hôpital. C'est encore lui qui, pour humilier Felice de Barbara, « la gratifia un jour d'un soufflet magistral ».

Fantasque pour le moins encore cette conduite de saint François Régis (1597-1640) qui faillit coûter cher à sa gloire posthume.

(8) Tb.

(9) Ug. 529.

Un jour que deux femmes se querellaient, l'une d'elles se mit à blasphémer. L'ex-professeur de rhétorique et d'humanités devenu missionnaire du Vivarais, témoin de la scène, ramassa de la boue et lui en emplit la bouche : expédient pas très courtois mais du moins efficace pour endiguer le torrent d'injures. Confuse, la pécheresse se retira, la tête basse, humiliée, sous les applaudissements des badauds qui répandirent l'affaire à travers la ville. Au procès de béatification, le postulateur de la cause eut maille à partir, on s'en doute, avec l'avocat du diable (10).

Enfin, pour nous limiter à l'époque qui nous occupe, s'imagine-t-on une entrevue semblable entre saint François de Sales et sainte Chantal comme il advint au parloir des Carmélites de Pontoise, en janvier 1618, entre la bienheureuse Marie de l'Incarnation, plus connue sous le nom de Madame Acarie et le cardinal de Bérulle. Comme celle-ci refusait d'adhérer au vœu de servitude envers la Sainte Vierge proposé par le Cardinal, celui-ci rompit définitivement avec elle en lui lançant à la figure : « Vous n'êtes qu'un petit esprit trompé. »

De ce même Cardinal, dont il est question d'ouvrir le procès, François de Sales dit pourtant un jour : « Il est tout tel que je saurais désirer d'être moi-même » (12.189).

En bon jésuite, saint Ignace résolut la question par la base. Après avoir admis en principe l'existence de « jésuitesses » et en avoir dirigé quelques-unes, il pria le Pape de les supprimer, « disant ingénument que le gouvernement de trois dévotes lui donnait plus de peine que toute la Compagnie » (11).

Il ne faut pourtant pas exagérer l'opposition entre ces hommes et François de Sales, même si celui-ci ne versa jamais dans de tels excès. En lisant entre les lignes, on se demande même s'il n'a point plaidé leur cause : « Je vous

(10) Xe 110-115.

(11) Qe 106-7

dirai qu'entre tous les saints qui sont au ciel il y en a bien peu qui aient toujours donné droit au blanc de la vertu (c'est-à-dire ont visé juste). Les uns ont excédé du côté de l'austérité, il y en a bien peu qui se soient tenus invariablement dans les bornes de la médiocrité », c'est-à-dire du juste milieu (ES. 482).

Ailleurs encore il écrit : « C'est une impertinence de vouloir rechercher pourquoi saint Paul n'a pas eu la grâce de saint Pierre ni saint Pierre celle de saint Paul, pourquoi saint Antoine n'a pas été saint Athanase ni saint Athanase saint Jérôme, car on répondrait à ces demandes que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies, il y en faut de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs et en somme de diverses perfections : toutes ont leur prix, leur grâce et leur esmail et toutes en l'assemblage de leurs variétés font une très agréable perfection de beauté » (4.111).

Que ces beaux textes nous gardent cependant de prêter à François de Sales je ne sais quel irénisme béat prompt à toutes les excuses.

Cela nous amène à dire encore deux mots de son clergé. Les anciennes et même récentes biographies sont assez réticentes et c'est finalement François de Sales qui nous renseigne encore le mieux. Non point qu'il aimât en traiter publiquement, mais, contraint par la nécessité, il fut acculé à certaines confidences.

Les rapports qu'il eut avec son clergé régulier furent plutôt aigres-doux. Au début de son épiscopat, il espérait que les ordres religieux placés sous sa juridiction l'aideraient. Il dut vite déchanter. Des vingt-quatre couvents, prieurés, abbayes, collégiales et monastères — exception faite des Chartreux et des ordres mendiants, il écrira dans un rapport envoyé à Rome : Ignorantia crassissima, incontinentia putridissima, avaritia et arrogantia insolentissima (23.326).

Fut-il mieux loti avec son clergé diocésain ? On aimerait le croire : il eut, entre autres, toujours des paroles bienveillantes envers les chanoines de sa cathédrale qui s'acquittèrent si

dévotement de leur office au chœur. Nous reviendrons sur ce point, mais, d'ores et déjà, disons que l'heure de l'inventaire venue, il se désolidarise d'avec son clergé. Voyons comment. Lors de son dernier voyage à Paris, en 1618, l'Evêque de Genève fit si bonne impression qu'on lui soumit la flatteuse proposition de recruter dans son clergé un ecclésiastique pour pourvoir le poste d'aumônier de la Cour. Tel l'évêque, tel le clergé, pensa-t-on. François de Sales ne put satisfaire à la demande : le minimum de qualités requises pour cet office dépassait les aptitudes médiocres de ses clercs : il les prend « tous » pour ce qu'ils valent « ou tarés au corps et au maintien ou de peu d'intelligence ou trop vieux ou sans talent pour cette charge ». Il n'en voit qu'un seul qui ferait l'affaire, c'était le prieur d'un couvent : « il a bien étudié, parle bien, a très bonne mine et a des moyens, il n'est point boiteux ni pointilleux » (19.223).

En filigrane, c'est tout l'auto-portrait de l'auteur qui se révèle, étrangement fidèle à l'esquisse crayonnée par Henri IV :

« De tous les prélats qu'il connaît, disait-il, si les uns sont gentils, ils sont ignorants : s'ils sont doctes, ils ne sont pas tant dévots qu'il faudrait : il s'y trouve toujours quelque manquement. Mais Monsieur de Sales est gentil, docte et dévot » (12).

Rarement dans l'histoire on vit une pareille unanimité dans des jugements venus de l'horizon. Lorsque François de Sales fut canonisé, en 1665, quarante-trois ans après sa mort, M. de Villeroy, qui, étant enfant avait souvent passé des journées avec lui, s'exclama naïvement en apprenant la nouvelle : « Comment ! On a fait un saint de M. de Genève ? Mais j'ai dîné dans le temps plus de trente fois avec lui et je vous affirme que c'était un homme très simple et pas du tout ambitieux. » « Quand ce ne serait pas un grand saint, ce serait encore l'homme le plus civil que je connaisse », dira de lui la présidente Lamoignon (13). Le milieu protes-

(12) T. I. 317.

(13) Qa 15.

tant juge de même, tel ce ministre de Genève qui « ayant su le décès du Bienheureux dit que c'était dommage la perte d'un si grand personnage et si homme de bien duquel il n'y avait rien à redire sinon qu'il était trop grand papiste » (14).

Pour sainte Chantal, l'éminente sainteté du serviteur de Dieu était indiscutée et indiscutable. De même saint Vincent de Paul était « porté à voir en lui (François de Sales) l'homme qui a le mieux reproduit le Fils de Dieu vivant sur la terre » (15).

Il est vrai aussi que pour d'autres, au contraire, se posait un petit problème, bien humain en définitive. Qui sait si cet évêque qui parle si bien, qui écrit si merveilleusement, qui se conduit si aimablement et qui réussit si admirablement n'avait, disons le mot, un côté bluffeur ? Dans ce cas, la contre-expertise s'imposait.

Les plus surpris de cet affaire qui renversait ouvertement les lois traditionnelles de l'ascèse, ce furent les moines — car il en restait encore de bons. Auprès de Michel Favre, parce qu'il était prêtre en résidence permanente dans la maison épiscopale, ils vinrent s'enquérir « des exercices de dévotion qu'il faisait — car il n'était pas possible, disaient-ils, qu'il eût pu acquérir ni conserver une si grande perfection qu'on remarquait en lui, parmi une vie sujette à tant de distractions, comme était la sienne, sans une spéciale grâce divine et de fréquents exercices d'oraison et de mortification » (16). A ses Visitandines qu'il entendait former à sa propre école, le fondateur se réserve de faire la mise au point : « Pauvres gens ! Ils se tourmentent pour trouver l'art d'aimer Dieu et ne savent point qu'il n'y en a point d'autre que de l'aimer ; ils pensent qu'il y ait une certaine finesse pour acquérir cet amour, lequel néanmoins ne se trouve qu'en la simplicité. »

Pour aimer Dieu « il n'y a point d'autre art... que de se

(14) Fa.

(15) Ua.

(16) Fa 295.

mettre en la pratique des choses qui lui sont agréables, ce qui est le seul moyen de trouver et acquérir cet amour sacré pourvu que cette pratique s'entreprenne en la simplicité, sans trouble et sans sollicitude » (6.204).

Ce que confirme saint Vincent de Paul sans difficulté : « En ses prières particulières comme avant et après la messe, en se levant et en se couchant, il était court, mais c'était avec ardeur et affection qu'il priait » (17).

Le révérend Amblard Comte, professeur au collège d'Annecy, porta aussi témoignage sur le serviteur de Dieu et déclara que plus d'une fois l'Introduction en main, il avait confronté le texte du livre et la vie de l'auteur sans jamais surprendre un désaccord entre la théorie et la pratique. Plus indiscreète encore la curiosité de son ami, Mgr Camus, évêque de Belley. Il avait fait percer des trous dans la porte de l'appartement où logeait l'évêque de Genève quand il venait chez lui afin de pouvoir « le considérer quand il était seul retiré dans sa chambre, pour voir de quelle manière il se comportait en l'étude, en la prière, en la lecture, en la méditation, à s'asseoir, à marcher, à écrire, bref aux plus menues contenance dans lesquelles on se licencie souvent quand on est seul. Néanmoins, affirmait-il, je ne l'ai jamais remarqué se dispenser de la plus exacte loi de la modestie : tel seul qu'en compagnie ; tel en compagnie que seul : une égalité de maintien corporel, semblable à celle de son cœur... S'il faisait quelque prière, vous eussiez dit qu'il était en la présence des Anges et de tous les Bienheureux, immobile comme une statue et dans une contenance toute respectueuse. J'ai même pris garde, si par laisser-aller, il ne croiserait pas les jambes ou s'il ne mettrait point les genoux l'un sur l'autre, s'il n'appuierait sa tête de son coude. Jamais. Toujours une gravité accompagnée d'une telle douceur qu'il remplissait ceux qui le regardaient d'amour et de respect » (18).

(17) Ua 173.

(18) C.

Nous venons de situer rapidement saint François de Sales dans son temps. La toile de fond des jugements d'alors était constituée par les valeurs de la civilisation européenne et par la tradition de l'Eglise. Les hommes les plus prévenus contre lui ont dû reconnaître en lui l'exceptionnelle dimension d'une personnalité énigmatique parfois, fascinante toujours.

M. Bourdoise, prêtre zélé de Paris, reprocha un jour à l'évêque de Genève de consacrer le meilleur de lui-même à une cause finalement assez secondaire : « Vous êtes évêque, lui disait-il, et vous ne vous occupez que des femmes. » On connaît la réponse de François : « C'est aux orfèvres à manier l'or, et aux potiers la terre » (19). Aujourd'hui, on se poserait la question autrement et l'on rechercherait peut-être dans une optique psychanalytique les raisons profondes de cette attitude rare à son époque.

Ce n'est ici le lieu de s'engager dans une psychanalyse de saint François de Sales. Mais la question est légitime : qu'il nous suffise de poser quelques jalons.

A maint endroit, mais surtout dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, le lecteur peut être déconcerté par certaines insistances ; celle de l'enfant au sein de sa mère est la plus fréquente : « Voyez donc ce beau petit enfant auquel sa mère assise présente son sein, il se jette de force entre les bras de celle-ci, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron sur cette poitrine amiable et voyez réciproquement sa mère, comme, le recevant, elle le serre et par manière de dire le colle à son sein et le baisant joint sa bouche à la sienne... Et si vous prenez garde aux petits enfants unis et joints aux tétins de leurs mères, vous verrez que, de temps en temps, ils se pressent et serrent par des petits élans que le plaisir de têter leur donne » (5.6,7,8.).

Ainsi François de Sales ne recule devant aucune hardiesse d'expression pour nous convaincre des prévenances mater-

(19) L 412.

nelles de Dieu. Tout le contexte de son écrit confirme la pureté de ses intentions. « La comparaison de l'amour des petits enfants envers leurs mères ne doit pas être abandonnée à cause de son innocence et pureté » (id).

Ce comportement verbal basé sur une acuité d'observation détaillée pose un problème : il recèle des motivations affectives sous-jacentes, la présence d'un désir ancien et inconscient.

Ce désir chez François de Sales est-il névrosé ? La psychanalyse laisse entrevoir une explication possible : un obsédé frustré par un événement traumatisant de la toute première enfance, qui le maintient dans la nostalgie inconsciente de la femme qui allaite.

Car il y a plus que simple description sous la plume de François de Sales : la mère non seulement nourrit son enfant, mais crée une relation toute particulière : « Les mères ne se contentent pas de nourrir leurs poupons de leur lait, qui est leur propre substance, si elles-mêmes ne leur mettent le chicheron de leur tétin dans la bouche afin qu'ils reçoivent leur substance non en une cuillère ou autre instrument mais en leur propre substance et par leur propre substance, en sorte que cette substance maternelle serve de tuyau aussi bien que de nourriture pour être reçue du bien aymé petit enfant » (4.202).

Cette relation mère-enfant paraît à Freud un dispositif normal : « Si le nourrisson était capable de faire part de ce qu'il éprouve, il déclarerait certainement que sucer le sein maternel constitue l'acte le plus important de la vie » (20). De ce fait, la mère devient l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototypes de toutes les relations amoureuses ultérieures. Cet acte « constitue le point de départ de la vie sexuelle » (21) de l'enfant.

Si la justesse de l'observation est parallèle chez l'un et l'au-

(20) Td 293.

(21) Tda 60.

tre, il n'en reste pas moins vrai que le langage de François de Sales reste structuré, téléguidé, pourrait-on dire, par le désir inconscient. On pourrait en explorer toute la symbolique et la structure syntaxique, bref il y a toute une sémantique sexuelle à répertorier, à décoder.

Alors que ses contemporains — et l'on pense à Montaigne, à Bèze, — ne semblent pas échapper aux extrêmes : pruderie contractée que compensent vulgarité et double sens grivois, François de Sales est capable d'intégrer ses phantasmes dans une sexualité qui n'a pas peur de ses propres images. Le paradoxe chez François de Sales, c'est que le double sens chez lui est tellement énorme, patent, puisqu'il est voulu sciemment, qu'il n'en est plus un. Chez François de Sales, ce n'est plus allusion, mais explication. Entre l'obsédé sexuel habité par le langage de désir en continuelle irruption dans le discours rationnel et saint François de Sales sollicité par une imagerie sexuelle en quasi-liberté d'expression, la différence tient en cette absence de culpabilité vis-à-vis de l'imaginaire, ce qui est l'exception. Cette parole pose donc un problème parce qu'elle ne censure pas tant ce langage qu'elle l'assure.

En conclusion, on ne saurait donc parler d'obsession : au contraire, l'on se trouve devant un homme d'une exceptionnelle santé morale capable d'intégrer ses phantasmes dans une sexualité qui n'a pas peur de ses propres images et qui s'exorcise par l'exercice même de la parole. La tendresse écrite est une façon à lui de réinvestir par la sublimation le désir de la mère alors que chez d'autres elle sert d'une façon inconsciente mais non moins réelle de simple exutoire à un inconscient phantasmatique, voire même morbide.

Le problème ainsi posé, on est plus à l'aise pour comprendre cette épineuse question des images amoureuses si abondantes sous la plume du saint docteur.

François de Sales, plus que quiconque, eut systématiquement recours aux similitudes, allégories et comparaisons. Devant se renouveler sans cesse, redoutant même la pénurie, il se ressourça constamment si bien que l'on garde encore

huit recueils de ces similitudes où, jour après jour, François de Sales a pêle-mêle annoté brièvement tout ce qui dans ses lectures profanes et sacrées, observations personnelles, lui semblait digne d'intérêt. Un bon millier de fois le seul *Cantique des Cantiques*, commenté trois fois, sera mis à contribution. Sur l'ensemble des vingt-six volumes, l'inventaire mené par le chanoine Lemaire, qui s'est spécialement intéressé à ce problème, a pu permettre de dénombrer près de 30.000 images.

Notre image postfreudienne avec l'apport positif des découvertes psychanalytiques dont François de Sales n'a rien à redouter devrait faciliter l'approche du texte salésien en toute sérénité.

Ainsi encore il est communément admis, comme le dit Freud, que « les événements des premières années de l'enfant ont sur toute son existence des retentissements d'une importance primordiale ». De cette façon, sentiments de jalousie, de frustration qui déclenchent l'agressivité, la peur et tant d'autres séquelles soigneusement refoulées dans l'inconscient remontent à la petite enfance.

De prime abord, traces de ces chocs affectifs, toujours douloureusement ressentis sont décelables dans certaines biographies de François de Sales. Il est assez troublant de lire ceci dans le « portrait de saint François de Sales, par Monsieur de Fortea ». « Etant attaché aux mamelles de sa mère pour y sucquer le lait, il avait de l'impatience d'être abreuvé de fiel à une croix... Lorsqu'il voit que sa nourrice le tenant entre ses bras, lui donnait de tendres baisers, il faisait démonstration de ne les avoir pas agréables, il les rebute parce que la virginité est un miroir dont la glace se ternit au premier hâle (22) ». Pour la psychanalyse, complexe de castration et loi du refoulement jouant leur jeu normal, la virilité du petit enfant est à jamais compromise : des fixations se forment qui

(22) K.

de façon compulsive se manifesteront un jour dans une attitude de dépendance excessive vis-à-vis de la femme.

Heureusement il n'en est rien. Pour les besoins de la cause, les biographes sont volontiers de pieux truqueurs avec leurs clichés hagiographiques.

C'est la semonce que leur adresse François de Sales : « L'on ne fait point de tort aux saints quand on raconte leurs défauts et péchés en parlant de leurs vertus mais, au contraire, ceux qui écrivent leur histoire font un grand tort à tous les hommes en les celant (cachant) sous prétexte de les honorer ou en ne racontant pas le commencement de leur vie, crainte que cela diminue ou amoindrisse l'estime que l'on a de leur sainteté » (10.346).

Grâce à des documents de toute première main, il est possible de reconstituer avec plus de fidélité le portrait du jeune François.

Il est d'abord notoire que le poupon, enfant désiré d'une jeune épouse de quatorze-quinze ans, naquit deux mois avant terme « délicat, fluët et petit ». Petit drame assez vite arrangé : sa mère trop jeune et trop délicate pour le nourrir, il fallut, les douze premières semaines, faire l'essai de plusieurs nourrices. Finalement, une fille du pays fit l'affaire et ses souvenirs de nourrice nous sont restés. « Jamais, je n'ai connu enfant de meilleure nourriture ni de meilleur naturel que lui car dès que je fus sa nourrice trois mois, j'ai souvent fréquenté le dit château de Sales et je l'ai toujours connu comme un enfant grandement gracieux, beau de visage, affable, doux et familial, honorant et craignant son père et sa mère, ne se fachant jamais et ne disant pas de paroles mal-séantes » (23). Selon l'usage, François fut sevré assez tard, à deux ou trois ans.

Si, comme le signale la psychanalyse, « l'enfant est psychologiquement le père de l'adulte qu'il deviendra », cela se vérifie pleinement chez François de Sales. Voici le portrait

(23) Fa 43.

que nous en trace Michel Favre, son confesseur et confident de tous les instants pendant quinze ans : « Le serviteur de Dieu était d'un naturel jovial et gracieux, ennemi de la tristesse et mélancolie, il avait néanmoins un maintien grave et majestueux, le visage doux et serein, accompagné d'une contenance modérée et grandement modeste, nullement dissolu ni désordonné en son port ni se répandant trop en ses allégresses. Il ne faisait jamais la triste mine ni le renfrogné pour importuné qu'il fût mais recevait chacun avec un visage égal et fort content » (24).

Voyons encore le point de vue d'un laïc : « Pour parler de ses vertus en général, je dis qu'en lui la chose la plus digne d'admiration, c'était son humeur très douce et condescendante, sa conversation allègre, son abord agréable et courtois au point même que les hérétiques ne pouvaient jamais remarquer en lui la moindre chose à censurer ni en ses actions ni en ses paroles » (25). Donnons encore cet autre témoignage : « Je dis premièrement que sa vie a été une continuelle prédication car ses mœurs et ses actions ont été exemplaires et irrépréhensibles. Secondement... il possédait à la perfection les qualités naturelles propres à cette fonction... sa voix était grave, haute et intelligible... il ne disait jamais rien par ostentation ni pour paraître savant et n'affectait point la mignardise du langage... il prêchait apostoliquement et tout à la bonne foi, avec un langage significatif mâle et solide » (26).

On ne peut voir dans ces témoignages rapportés sous serment la moindre trace de psychonévrose ou d'angoisse obsessionnelle. « Un saint triste est un triste saint. »

Toujours encore selon Freud, l'amour passionné d'une mère pour son enfant est du plus précieux secours. « Quand on a été sans conteste l'enfant... de prédilection de sa mère,

(24) Fa 155.

(25) Fa 104.

(26) Fa 182.

on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès, qui, en réalité, reste rarement sans l'amener. » François de Sales fut à non moindre école : une de ses premières phrases qu'il avait réussi à formuler tout seul étant encore tout petit fut : « Mon Dieu et ma mère m'aiment bien » (27). Ce cri du cœur trouve sa source dans la double maternité, celle de la chair et de l'esprit, à laquelle Mme de Boisy ne se déroba point. Elle-même semble avoir été surprise de ces résultats car, nous dit Michel Favre, elle était de tempérament assez mélancolique « parfois assez joyeuse et parfois assez triste », mais on le comprend avec treize maternités successives. Témoignant de cet éveil précoce du sentiment religieux de son fils, elle avoua plus tard à sainte Chantal : « En vérité, si je n'étais pas la mère de ce cher fils, je révélerais beaucoup de merveilles de son enfance. Au moins, je puis assurer sans crainte de mentir que le petit François a été lui-même son directeur et son maître en piété, car étant encore aux petites manches, j'ai observé souvent qu'il était prévenu des bénédictions célestes et qu'il ne respirait qu'amour de Dieu » (28).

La curiosité et la sensibilité de l'enfant suivent pourtant leur cours normal : charardeur, un jour il reçut une bonne correction de son père.

Bien mieux, il souffrit même d'une phobie, mais, ainsi qu'il s'en explique un jour, il réussit à s'en guérir tout seul : « On me dit que vous craignez les esprits... J'ai, étant jeune, été touché de cette fantaisie et, pour m'en défaire, je me forçais petit à petit d'aller seul, le cœur armé de la confiance de Dieu, ès lieux où mon imagination me menaçait de la crainte et enfin, je me suis tellement affermi que les ténèbres et la solitude de la nuit me sont à délices, à cause de cette présence de Dieu de laquelle on jouit plus à souhait en cette solitude... Cette assurance s'acquerra petit à petit à mesure

(27) Z. 52.

(28) M. I. 102.

que la grâce croistra en vous, car la grâce engendre la confiance et la confiance n'est point confondue » (19.13).

A l'encontre de Freud dont les explications sont souvent trop tranchées, Jung a le mot juste. « La vision chrétienne du monde est une donnée psychologique qui échappe aux explications intellectuelles » (29).

Nos aïeux, qui ignoraient les profondes analyses psychologiques, ont à cet égard porté des jugements de valeur un peu sommaires, c'est vrai, mais justes pour l'essentiel. De François de Sales, Vaugelas, fils du président Favre, dira qu'il avait « le tempérament fort sanguin » qui, par nature, pourrait le porter au plaisir, fort propre « à ébranler sa chasteté » au vu de tant de « beautés exquisés » d'Italie ou de France (30).

Ce tempérament que, de nos jours, on a pu classer dans la série des E.A.S. (émotif, actif, secondaire) n'explique pas le pourquoi de sa sainteté mais le comment. Tout le comportement de François de Sales nous révèle que la chasteté qu'il a vécue réclama comme terrain une affectivité — et une sexualité — normalement développée qu'il transmuta ou sublima — si les psychanalystes y tiennent — au prix d'une rigoureuse ascèse.

Pour justifier devant l'histoire la pureté de mœurs qui tira toujours indemne François de Sales de mainte aventure périlleuse, le P. de la Rivière, par ses connaissances gnomoniques fort poussées, nous apprend qu'il ne pouvait en être autrement puisqu'il était né — à deux jours près quand même — sous le signe de la Vierge (12 août 1567). « Selon les règles de l'astrologie, ceux qui habitent aux régions lesquelles sont sous la domination de tels ou de tels signes du Zodiaque participent plus abondamment à leurs effets que les autres qui n'y résistent pas » (31).

(29) Ac 329.

(30) M II. 32.

(31) S 88.

Cette explication est bien de nature à faire désespérer tous ceux qui naissent, à ce qu'ils disent, sous une mauvaise étoile. Non, les tentations sont dans l'ordre normal des choses et elles ne manqueront pas à l'évêque de Genève.

Tant à Paris où il prit « une extrême résolution d'être saint et parfait » qu'à Padoue où on l'appelait « le solitaire », le jeune homme, poli et courtois à l'extrême mais guère expansif, ne se connaîtra point de relation. De Longuetterre nous donne cette réflexion désabusée : « Il se retirait des compagnies et ne fréquentait pas les dames » (32). Ses camarades d'études, pour l'éprouver, s'enhardirent à lui tendre un piège et prièrent une courtisane de Naples « de se servir de tout ce qu'elle avait de plus tendre pour toucher son cœur ». Ce fut en vain. Un de ses compagnons d'études pourra attester plus tard qu'il « avait pratiqué dans Padoue des vertus plus que suffisantes pour être canonisé » (33).

Devenu prêtre, sa prudence et ses précautions ne le mirent jamais à l'abri de ces enragées et toute sa vie il dut y prendre garde. Sainte Chantal est formelle sur ce point : « Il a été, déclare-t-elle au procès de béatification, souvent tenté et rudement par diverses personnes » (34). Devenu évêque, il ne pouvait s'empêcher d'évoquer à celle-ci le souvenir de sa situation dangereuse qui aurait pu naguère non seulement compromettre toute la mission du Chablais mais même sa carrière sacerdotale ; « O Dieu, écrit-il à ce sujet, quelle grâce ai-je reçue d'avoir été tant de temps et si jeune et si chétif parmi les hérétiques et si souvent invité par les mêmes amorces (de la chair) sans que jamais mon cœur ait voulu regarder ces infortunés et malheureux objets » (14.37). Qu'est-ce à dire ? Une allusion à peine voilée à une certaine Mme Renée de la Rive dont les charmes passaient pour triompher des vœux les plus solennels. En écrivant ces lignes, le

(32) O. 36.

(33) Fa. 63.

(34) Ma 296.

bon berger venait de recevoir à Thonon l'abjuration de deux religieux dévoyés.

Harcelé par Antoine Favre pour lui rédiger la préface de son Codex Fabrianus, c'est sans doute à cette impudique qu'il pense encore lorsqu'il en jeta le premier brouillon sur cette même terre du Chablais. « Il y a ceci de commun aux hérésies et aux courtisanes, elles plaisent et voient leur importance et leur empire augmenter à cause de leur seule nouveauté et elles déplaisent et perdent leur prestige à cause de leur vieillesse » (23.238).

Sa mission du Chablais finie, son évêque l'envoie à Rome pour exposer au Saint-Père la situation du diocèse de Genève. C'était l'occasion choisie pour récompenser le zélé jeune prêtre, ou, suivant les termes mêmes de son évêque qui lui offrait ce pèlerinage touristique, « pour lui permettre de se distraire de sa glorieuse entreprise ».

Arrivé dans une hôtellerie de Bologne, alors qu'il se chauffait seul auprès du feu, « voilà qu'une courtisane, parée à l'avantage, fardée, affaitée telle que le diable la voulait pour attraper les imprudents, s'approche, le salue, le flatte, le sollicite vivement de consentir à sa maudite convoitise » (35). Pour échapper aux mailles de la séduction, il ne lui resta que la fuite et désormais sa résolution est prise : toute sa vie un homme de chambre devra se trouver à ses côtés et ne jamais le quitter. Devenu évêque, il ne se départira pas de ce principe. « Aux audiences données dans ses appartements — c'est-à-dire la galerie et la salle — dépose sainte Chantal, il avait d'ordinaire un de ses aumôniers avec lui ou pour le moins un de ses hommes de service qui croyait (à) ses actions : il disait qu'un évêque devrait toujours être accompagné de quelque ecclésiastique qui fût témoin de ses actions pour en rendre compte s'il était besoin. »

Charles-Auguste de Sales nous donne encore le détail suivant. « Un jour, un certain homme de ses amis luy parlant

(35) S. 220.

de ses affaires domestiques lui conseillait de prendre à son service quelque vieille femme qui eût soing du linge — comme c'est le génie et inclination de ce sexe. Il répondit absolument : « Monsieur, tant s'en faut que je veuille ajouter à ma famille (domestique) une femme, quelque vieille et pudique qu'elle puisse être, que même je ne désire point y introduire ma mère en quelque façon que ce soit. » Et, de fait, complète un autre historien, jamais sa sainte mère « qui venait souvent à Annecy ne logea chez lui. Ce fut un point sur lequel on ne put jamais l'obliger de se relâcher ».

Ajoutons cependant que l'évêque de Genève accepta toujours à table tant chez lui qu'ailleurs, même dans les monastères, des femmes, fussent-elles religieuses, à condition qu'elles puissent se réclamer de sa parenté.

Il n'en reste pas moins vrai que jusqu'au déclin de sa vie il dut se montrer vigilant. Lors de son dernier séjour à Paris, en 1618, il reçut à l'Hôtel d'Ancre où il était descendu, des femmes venues pour des fins des moins avouables. Une Parisienne, Mme de Villeneuve, vit de ses propres yeux « des pièces de discipline » avec lesquelles il se flagellait pour rester mortifié. Toutes les invasions ne furent pas mystiques : la fanfreluche de trente mille anges du péché complétait alors, à côté de la bure et de la mantille sombre de nombreux ordres nouveaux ou réformés, la chamarrure de la capitale.

De prime abord, ces barrières protectrices qui balisent les moindres recoins d'une vie paraissent d'autant plus excessives qu'elles s'opposent à la fameuse formule « tout par amour, rien par force ».

En fait, il n'en est rien. Ce que François de Sales nous donne à entendre, c'est qu'il y a en nous, non pas deux natures mais une seule « composée de corps et d'âme », nature qui a « besoin des plaisirs sensibles soit pour la conservation particulière de chaque personne, soit pour la conservation de l'espèce et race humaine » (26.79). Ce qu'il donne à entendre encore, c'est que nous n'avons pas deux amours en nous, celui de Dieu et celui des hommes, mais un seul amour ;

ce qu'il donne encore à entendre, c'est qu'il n'y a pas en nous deux forces vitales, celle qui soutient le corps et celle qui soutient l'âme. Non, c'est un amour unique qui fait notre « puissance amoureuse, aymante ou affective », qu'il faut malgré lui, protéger contre lui-même. « Cette chair est ma chère moitié, c'est ma sœur, c'est ma chère compagne, née avec moy, nourrie avec moy et, toutefois, elle me fait une si cruelle guerre. Comme ma sœur, je la devrais suivre : comme adversaire, je la dois fuir. Hélas ! mon Dieu, si je la caresse, elle me tue : si je la tourmente je me sens de l'affliction. Si je ne l'ayme, je suis mal : si je l'ayme, c'est pis » (7.160). Il se cache dans notre amour un cheval de Troie — la comparaison est de saint François de Sales — et ce cheval « met la sédition » (7.161), à preuve cette parole de l'Évangile dont il nous rafraîchit la mémoire : « L'homme a pour ennemis ceux qui habitent sa propre maison » (Mt 10,36).

Alors, ce que nous propose saint François de Sales, c'est de combattre la chair sur son propre terrain. Qu'il s'agisse de la chasteté conjugale ou chasteté de vœu ou absolue, le problème est fondamentalement le même. Pour la première, « la règle est d'en bien user... autant que la nécessité de la vie et des offices le requiert ». C'est le propre de la tempérance d'en « discerner le quand et le comment ». Et s'il advenait que la tempérance ne tempère plus notre force affective, celle-ci n'est plus « modérée », elle « déborde et se dissipe ». C'est le fait du sensuel qui « s'applique démesurément aux voluptés des sens ».

Pour la virginité consacrée, c'est « le retranchement de toutes sortes d'actions auxquelles tend l'appétit charnel ». Dans tous les cas, ce n'est pas une frustration et encore moins la soumission à des vieux interdits : « Elle ramasse toute la vigueur » de ce que nous sommes, sans exclure la sexualité : plus qu'un renoncement, comme on le dit trop fréquemment encore, c'est un détournement d'objet vers une fin supérieure, « le don de l'homme à Dieu » et, continue-t-il, pour la ramasser toute, « il la divertit des objets sensuels esquels elle

se pourrait espasher et dissiper... pour être plus attentif au commerce de l'Esprit » (26.80).

Saint François de Sales n'a jamais parlé, même en termes équivalents, d'une redécouverte de la libido, du sexe objet d'un culte ou d'une religion ou tout simplement d'une sexualité épanouie si l'on entend par là que le sexe en tant que tel doit être, comme on dit, le test de notre adaptation au monde, le régulateur interne de notre personnalité. Ce serait tomber dans le vice de l'intempérance qui rend « l'homme plus que les animaux, furieux et phrénétique avant qu'il le commette, épileptique en le commettant, triste et mélancolique après l'avoir commis » (26.80).

Ramasser donc toutes ses forces, dit l'Evêque de Genève, non pour les « disperser » à tous vents, mais les regrouper, les « recueillir » comme l'on ferait d'« une sainte relique » et, ensuite, « les employer » au service de Dieu et du prochain. C'est cette « disposition du cœur » qui donne le vrai épanouissement et la signification authentique d'un « amour qui se donne tout à Dieu ». Bien sûr, dira encore François de Sales, « la chasteté est un don de Dieu qui ne s'acquiert pas à force de bras et ne peut être conservée par artifice et industrie » et, par là, se voit condamnée l'éthique naturaliste de l'humanisme le mieux intentionné. La contribution personnelle n'en est pas moins nécessaire et, comme pour prouver que l'ascèse salésienne ne perd pas pied, « chaussons-nous de souliers qui sont les plus vils accoutrements dont on se sert pour l'ornement du corps, car ils sont toujours contre terre, foulant la fange et la boue » image même de « l'humilité qui est la base et le fondement de la vie spirituelle... C'est la vertu des vertus, puisque c'est elle qui attire et conserve les autres de l'âme » (10.108, 109).

Nombreuses et précises sont encore d'autres règles que François de Sales suggère dans la vie de l'amour qu'il a d'abord vécue lui-même. Mais l'essentiel en cette affaire sera dit en ajoutant encore ceci. Le Docteur de la perfection commune a souvent dit que sa consécration épiscopale fut sa

seconde conversion (15.312) (14.91) « alors Dieu n'avait ôté à moy-même pour me prendre à luy et puis me donner au peuple ».

Pour sainte Chantal, « ces nouvelles résolutions » datent d'environ six semaines après son sacre », mais elle ne précise pas plus « la grandeur du ministère auquel il était appelé » (36). On pourrait se rabattre sur l'expertise graphologique d'une Américaine, Joséphine Robinson, qui croit devoir déceler, à partir de cette époque et jusqu'à la mort, une énergie et une promptitude toute spéciale dans son caractère. Plus explicite, le P. Talon, de la Compagnie de Jésus, parle, en 1640, ouvertement de cette mission spéciale (de qui tient-il ce renseignement ?) : de toute façon, sa déposition ne manque pas d'intérêt.

« Saint François de Sales, peu de jours après qu'il eut été sacré évêque, déclara à son confesseur que Dieu lui avait inspiré un ardent désir de travailler pour le salut des âmes et qu'il avait vu comme un tableau tous les traits et tous les visages de la vertu qui est requise dans chaque condition.

« Comme sa vie était commune et qu'il pouvait par le moyen de ses instructions se rendre utile non seulement aux hommes mais aux femmes dont la piété a toujours été la base des états et de la religion, Dieu lui avait donné une industrie incomparable pour les former aux plus solides vertus et leur apprendre que l'héroïsme chrétien n'est point incompatible avec la faiblesse et la délicatesse de leur complexion.

« Il ajoutait que quand une fois les femmes ont pu bannir l'hypocrisie et les déguisements, elles étaient plus fortes que les hommes dans la dévotion... Il obtint de Dieu une faveur miraculeuse et un privilège particulier de converser saintement avec ce sexe dont les seules approches sont dangereuses et dont l'haleine et les regards ont souvent je ne sais quelle contagion qui passe droit au cœur après avoir étouffé les lumières de la raison » (37).

(36) Fa 152.

(37) X I. 4.

La direction des femmes fut donc le charisme de son épiscopat. Et de fait, chronologiquement parlant, c'est bien de la veille de sa consécration épiscopale que date sa première correspondance de direction. En novembre 1602 — il fut consacré le huit décembre suivant — il parle en propres termes de « sa » méthode qu'il oppose à celle des autres et qu'il décrit avec une certaine netteté (XII.148).

D'autre part, il n'est pas douteux que la simplicité de son « train commun » ait grandement facilité les rapports avec le milieu féminin. Traduit un peu librement, cela revient à dire qu'il n'a pas passé à l'encaustique le visage de sa nouvelle dignité épiscopale. Tel qu'il était, sans masque, il paraissait dans son maintien, dans ses relations avec le prochain, dans l'exercice de son ministère.

De sainte Chantal qui avait d'autres références au crédit du Serviteur de Dieu, nous retiendrons ceci :

« Jamais il ne faisait de mystère ni rien qui donnât de l'admiration à ceux qui ne regardent que l'écorce et l'extérieur. Point de singularité, point d'action ni de ces grandes vertus qui donnent dans les yeux de ceux qui regardent et font admirer le vulgaire. Il se tenait dans le train commun mais d'une manière si divine et céleste qu'il me semble que rien n'était si admirable en sa vie que cela » (38).

En ces quelques lignes, des plus belles qu'on ait écrites, sainte Chantal fait le tour de tout ce qui compose en fait l'essentiel de la technique de son maître. Une des toutes premières, elle en subit le charme, mais en elle nous reconnaissons le visage de toutes celles qui la suivirent et elles furent nombreuses.

L'énigme de ce succès, c'est finalement François de Sales lui-même qui nous la livre : une affaire de cœur et d'intelligence.

De cœur, car, dit-il, « il n'y a point d'âmes au monde, comme je pense, qui chérissent plus cordialement, tendre-

(38) Pa 183.

ment et pour le dire tout à la bonne foi, plus amoureusement que moi... Je suis le plus affectif du monde (20.216).

Affaire d'intelligence : « J'ai eu en considération la condition des esprits de ce siècle : il importe beaucoup de regarder en quel âge on écrit » (4.9). Nous voilà au centre du problème : « La condition des esprits de ce siècle. » Qu'est-ce à dire ? Ainsi qu'on le verra, le souffle toujours aussi puissant de la Renaissance, époque charnière de l'Histoire qui verra le triomphe de la femme dans la société où « les féministes » allaient prendre le dessus sur les détracteurs des « dames », mais époque aussi où le féminisme religieux arrive difficilement à s'acclimater. C'est et ce sera toujours la grande gloire de François de Sales de lui avoir ouvert les portes.

INTRODUCTION

RENAISSANCE ET RÉFORME

En marge des soubresauts violents et spectaculaires qui secouent par intermittence le cours des événements, l'histoire est témoin d'autres révolutions : moins brusques et plus sourdes d'abord et plus difficiles donc à inventorier, plus longues aussi parce qu'elles mordent sur des siècles, non moins fécondes enfin parce qu'elles drainent les promesses d'une libération progressive. C'est dans ce processus que l'Eglise, nous semble-t-il, s'est engagée pour faire aboutir, non sans vicissitudes d'ailleurs, la promotion de la femme.

En ce début du XVII^e siècle, saint François de Sales arrivera fort opportunément pour reprendre le flambeau de l'humanisme dont les auteurs de la Renaissance avaient au siècle précédent singulièrement ranimé la flamme, que ne tarda point à surchauffer la Réforme. Par-dessus leurs oppositions, en effet, Renaissance et Réforme, telles « deux belles jumelles blondes » (1), manifestaient sur plus d'un point leurs affinités sélectives. La moindre n'était pas un secret rationalisme issu d'un même besoin d'affranchissement de la tradition

(1) Ld 24.

religieuse qui avait été celle du Moyen Age. « La suprématie culturelle du clerc sur le laïc, caractéristique du Moyen Age, est remise en question par ces hommes qui ne sont plus des mineurs et n'entendent plus être traités comme tels. Ils veulent savoir ce qu'il faut croire et pourquoi il faut le croire. Ils aspirent à une religion compréhensible, raisonnable, en accord avec leur mode de vie » (2).

Avec une clairvoyance assez rare chez les intellectuels de son temps, François de Sales, qui rejoint sensiblement la même opinion, a cru discerner les mobiles de ce revirement.

« Quelques demi-savants, grands admirateurs des belles-lettres et d'antiquité classique prétendaient — vers 1535 —, non certes condamner le rite catholique mais le soumettre à leur censure et jugement. »

Au risque de simplifier à l'extrême, disons d'abord en deux mots comment leur vint cette admiration. Ce *xv^e* siècle s'était ouvert pour le royaume de France sur un fait qui, pour trois siècles, conditionnera sa vie littéraire, artistique et modifiera profondément sa vie sociale et ses mœurs. Dans le dessein d'achever l'unification du royaume, Louis XII puis François I^{er} s'employèrent à récupérer l'héritage italien. Neuf fois en cinquante ans (de 1495 à 1544), leurs armées passèrent les Alpes et se répandirent de Milan à Naples, ancienne métropole de la Grande Grèce. L'aristocratie française, noblesse et bourgeoisie les y suivirent et découvrirent cette Italie, ses mœurs raffinées, sa vie mondaine, son luxe, ses arts, sa poésie. Tous s'initient à la joie de vivre, au culte de la femme et de la conversation, prennent conscience de l'Humanisme, imprégné de la pensée païenne à laquelle se mêlent deux courants philosophiques : le platonisme florentin et le rationalisme padouan.

Cette antique civilisation submergea rapidement la France où l'avait précédée toute une pléiade d'Italiens de marque. Elle se matérialisa en la création, en 1530, du Collège (royal)

(2) Ga.

Né quatre ans après la dernière session du Concile de Trente, François de Sales, dans une vue prophétique, élaborait certains grands thèmes que quatre siècles plus tard reprendra Vatican II — singulièrement dans le domaine de la spiritualité des laïcs et de l'amour conjugal. « Il faut aider le sexe féminin, lequel on méprise », écrivait l'évêque de Genève.

Mais au-delà de cet aspect inédit et très mal connu de l'apostolat de ce grand Docteur de l'Eglise, l'ouvrage de Th. Schueller projette sur François de Sales une lumière pénétrante. Monsieur de Genève était réellement en avance sur son temps. C'est ce qu'écrivait récemment un évêque canadien : « En furetant dans la vie et les œuvres de François de Sales, on se croit comme installé dans le remue-ménage provoqué par Vatican II. »

Or Th. Schueller fait ici plus que fureter...

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

12, avenue Sœur-Rosalie, PARIS (13^e)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

